

Fontaine, Jean-Louis. *Croyances et rituels chez les Innus 1603-1650. L'univers religieux traditionnel des Tsjafə nnut.* Préface de Denys Delâge. [Québec], Les Éditions GID, [2006], 149 p. ISBN 2-922668-75-4

Grégoire Muisé

Volume 6, 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/000038ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/000038ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise d'ethnologie

ISSN

1703-7433 (print)

1916-7350 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Muisé, G. (2008). Review of [Fontaine, Jean-Louis. *Croyances et rituels chez les Innus 1603-1650. L'univers religieux traditionnel des Tsjafə nnut.* Préface de Denys Delâge. [Québec], Les Éditions GID, [2006], 149 p. ISBN 2-922668-75-4]. *Rabaska*, 6, 180–182. <https://doi.org/10.7202/000038ar>

le gascon (*pécaïre, cap de Diou*), le corse (*Dio*) ou l'italien (*corpo di Cristo, diavolo, madonna, sacramento*), le néerlandais (*Godferdom*), l'allemand (*mein Gott*), l'anglais (*Goddam*), l'espagnol (*demonio, madre de Dios*) et l'arabe (*naadine*). Mais la parenté reste évidente entre ces deux traditions, notamment dans les dérivés morphologiques de la langue ancienne où les recherches de l'auteur aident à repousser, parfois de quelques siècles, les attestations nord-américaines : *cordieu* (XII^e), *crédienne* (1886), *jarnibleu* (1695), *mardi/mordi* (1630), *mille dieux/vingt dieux* (1790), *mordienne* (1548), *parbleu* (1580), *sacredieu* (XIV^e), *tudieu* (1538), etc. Pierre Enckell a donc produit un outil de référence précieux tout autant pour connaître l'histoire de ce phénomène en France que pour en mieux comprendre son extension en Amérique française. Il ne fait aucun doute que cette première tentative française d'embrasser les jurons dans un dictionnaire est une réussite. L'auteur l'a entièrement rédigé seul, à partir de sa bibliothèque personnelle, et petit coup de griffe qui sent le règlement de compte, « sans disposer de secrétariat, d'équipe de documentalistes ou d'assistants, ni des avantages d'une infrastructure universitaire ou institutionnelle », nommément la « base lexicographique FRANTEXT », qui demeure « inaccessible aux chercheurs indépendants » (p. 35). Longtemps attendue, cette compilation ouvre enfin la voie à la comparaison et elle stimulera en tout cas la mise à jour de notre *Guide raisonné des jurons*.

J'exprime tout de même un seul regret en terminant : c'est que l'ouvrage ne tienne directement aucun compte de la tradition orale. Bien sûr, les nombreuses sources livresques compulsées par l'auteur en sont le reflet indirect, mais il faudrait y joindre les données des enquêtes de terrain comme les contenus oraux des banques linguistiques. Il appartient dorénavant aux ethnologues français de vérifier si, comme le croit l'auteur qui accorde « une certaine confiance aux auteurs cités », ces derniers ont vraiment « su rendre compte des pratiques les plus courantes de leur temps, et que les formes qui ont pu leur échapper représentent surtout des cas isolés ».

JEAN-PIERRE PICHETTE

Université Sainte-Anne, Pointe-de-l'Église

FONTAINE, JEAN-LOUIS. *Croyances et rituels chez les Innus 1603-1650. L'univers religieux traditionnel des Tsjafənnut*. Préface de DENYS DELÂGE. [Québec], Les Éditions GID, [2006], 149 p. ISBN 2-922668-75-4

Dans ce livre, Jean-Louis Fontaine présente une ethnographie des Innus de la première moitié du XVII^e siècle, soit le début de la période de contacts

réguliers entre les Amérindiens et les missionnaires jésuites. Comme le titre le suggère, Fontaine consigne des croyances, des rituels et des pratiques des Innus décrits par les explorateurs et les missionnaires qui les ont observés lors de leurs expéditions sur le continent nord-américain, comme Samuel de Champlain, Jean-François Lafitau et Paul Le Jeune.

Au premier chapitre, l'auteur explique l'origine mythique des Innus, avec l'apparition du *Messou*, dans un monde qui n'était habité que par des animaux ; il présente les données géologiques et archéologiques qui permettent d'établir le trajet préhistorique des autochtones et des Innus qui se sont rendus au Québec. Connues de nos jours sous le nom d'Innus-Montagnais, ces peuplades de la famille linguistique algonquienne se partageaient le territoire allant de la Côte-Nord jusqu'au Labrador. L'auteur brosse ensuite l'histoire des relations entre les Innus et les autres tribus, et leur contact avec les Européens, puis il résume leur système de croyances et ajoute quelques rites et pratiques culturelles.

Les chapitres deuxième et troisième se subdivisent selon les saisons. En premier lieu, « le départ vers l'intérieur des terres » regroupe les croyances et les activités de l'automne et de l'hiver. Les grandes populations se séparaient en groupes d'une ou deux familles puis se dispersaient dans les territoires de chasse. Pour assurer leur succès, elles attribuaient une grande importance aux esprits et aux rêves qui prédisaient l'avenir. Ainsi, le rituel des ossements révèle au chasseur l'endroit où la chasse sera bonne. Le jeûne était aussi une pratique très importante pour eux, car il permettait de purifier le corps et de clarifier l'esprit. L'automne, qui est toujours associé à la fin de la vie, est l'occasion d'expliquer la mort, l'âme et les festins pour les morts chez les Innus. Si l'hiver, avec ses neiges, rend la vie plus dure, il facilite aussi la chasse au gros gibier. Le froid apporte encore des maladies. Pour les contrer, on utilisait la tente à suerie qui servait à la désintoxication du corps et de l'esprit. La cérémonie de la tente tremblante, qui annonçait une bonne chasse, permettait aussi de prédire l'avenir et de recevoir des nouvelles de la famille. Le « retour vers le littoral », qui réunit les pratiques du printemps et de l'été, forme le troisième chapitre. Au printemps, les petits groupes retournent sur les côtes et retrouvent les autres familles de la tribu. Ces rencontres mènent bien sûr à des échanges de biens et à des mariages. C'est à ce moment qu'on signe des traités de paix ou parfois qu'on fait la guerre. C'est encore le moment d'enterrer les morts.

L'auteur consacre son dernier chapitre aux rites de passage qui rythmaient la vie des Innus : attribution du nom, festins, noces, traités, maladies, décès et résurrection des morts.

Après quatre siècles, plusieurs des croyances et rituels décrits dans ces pages sont disparus avec les ancêtres. Toutefois, les reconstitutions ethnolo-

giques qu'on a faites et les artefacts que les archéologues ont retrouvés aident à comprendre la religion des Innus d'autrefois.

GRÉGOIRE MUISE
Université de Montréal

GAUTHIER, SERGE. *Charlevoix ou la création d'une région folklorique*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2006, XIII-208 p. ISBN 2-7637-8370-8.

Longtemps, la pratique des folkloristes québécois en fut une de terrain et de conservation, depuis 1916, si l'on en croit Serge Gauthier dans son savant essai, date à laquelle Marius Barbeau inaugura sa longue et fructueuse quête de matériaux francophones à l'instigation de Franz Boas relayé par ses premiers informateurs, les Hurons, à commencer par le légendaire Prudent Sioui. La fondation des Archives de folklore (1944) allait accélérer ce mouvement, car elle créait un lieu de mémoire collective qui engrangerait les cueillettes de générations de chercheurs et d'étudiants.

Le présent ouvrage est une thèse de doctorat, fruit de dix années de recherches (1994-2004), soutenue en 2004 et dirigée tour à tour par Jean Du Berger et Jean Simard qui prirent leur retraite, et Jocelyne Mathieu, Nancy Smitz et Philippe Dubé.

L'idée du sujet est venue à l'auteur à la suite d'une observation – « une drôle d'impression » (p. 2), précise-t-il –, émanant de son mémoire de maîtrise sur les ramancheurs Boily dont nous faisons état dans ces mêmes pages : « Le personnage "magnifique" de Barbeau devenait bien plus modeste aux yeux de mes informateurs. Là où il faisait presque des tours de prestidigitation, ce n'était plus qu'une pratique traditionnelle, somme toute bien ordinaire [...] qui avait peut-être été magnifié[e] ou folklorisé[e] par Marius Barbeau » (p. 2).

Comment donc expliquer cet écart entre le portrait qu'en brosse l'éminent folkloriste, pourtant rompu aux enquêtes sur le terrain, et les témoignages que recueillait Serge Gauthier sur Flavien Boily en Charlevoix ? Indubitablement, il y avait là une rupture épistémologique qui demandait explication. Et, dans ce dessein, il fallait questionner non plus les témoignages des informateurs, mais la méthode de l'enquêteur, se faire en quelque sorte le folkloriste du folkloriste en pratiquant une ethnologie au second degré, « une ethnologie de l'ethnologie » (p. 19) en somme, prouvant par là que la réflexion sur la culture traditionnelle au Québec était parvenue à ce degré de maturité qu'elle s'autorisait désormais de se questionner sur son existence, son rôle, ses méthodes.